



RÉDACTION

Rue de la Barre, 12
LYON

POLITIQUE ET HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

Six mois..... 5 fr.
Un an..... 9 fr.

ADMINISTRATION

Rue de la Barre, 12
LYON

HUITIÈME LESSIVE

LE FUTUR CONGRÈS OUVRIER

Y paraît sensément, les gones, que tous les corps de mêquiers vont tous se réunir un de ces quate matins à Paris, pour s'entendre et faire de collagne ensemble si gn'a moyen. Ça sera ben temps, nom de nom, vu que vela de z'années et de z'années que ceux qui chinent à l'ovrage se font manger la laine sus le dos et ça tout uniment à cause qu'y savent pas marcher d'accord, qu'y vont tout de guingois et en tirant chacun de son côté. Les patrons se fichieront pas de leurs comilions si gn'avait pas de grelus tout prêts pour agraffer les places de ceusses qu'on gandaye dehors quand c'est pas de juste; et on diminuerait pas les prix de l'ovrage si y n'étaient pas une tapée de gones mouvants et de poutrônes pour travailler à deux yards le pot, vu qu'y n'ont d'autres mêquiers pour s'aider à faire danser de piastres, au lieu que les braves gensses que font rien que d'ovrage honnête, crèvent de faim si on les paye pas ça que ça vaut.

Tout de même c'est pas facile d'appondre les fils de c'te pièce; nous en sons pas encore à la tirelle

que nous sons déjà arrêtés. Ce joignement que devait n'avoir lieu cessamment n'a-t-été renvoyé au mois que vient; mais ça ne fait rien, vaut mieux



prendre le temps que faut à l'ordissage, au lieu que si on y allait trop à la pressée, on pourrait manquement trop étirer l'organsin qu'y tomberait en bouse et que ça serait plus qu'une flasse bonne rien qu'à faire une corde de bascule. Adoncque y vaut mieux que ça soye mis pour plus tard que nous aurons tout le temps de nous aligner. Moi, ça m'a donné de z'idées et j'ai manigancé de runions que serient comme de z'apprentissage de la grande çarimonie.

Dimanche donque j'avais t'évité de z'amis de toutes les parties pour nous essayer à nous dégourdir le rouet à paroles et nous affiler la pointiselle du japillement. Gn'avait : Phelibert Chevillard, charpentier; Lionard Lauvergnat, maçon; Jean Farine, boulanger; Ustache Flémard, tayeur; Iréné Boisseç, peintre-plâtrier et vitrier semblablement; Jérôme la Coquille, ouvrier en imprimaison; pis, pour les cordonniers, Gnafron, comme de juste, pis moi pour la canuserie, pis enfin une affilée d'autres mamis de tous les corps de mêquiers que ça n'en fenirait plus de vous les débobiner à châ un.

Adoncque quand nous ons t'éte tous ensemble et que nous ons t'aeu siroté une goutte, gn'en a un qu'esse monté dans le gerlot et que s'est mis à japiller, c'était Ustache Flémard, le tayeur.

— Ah! ça, vous autres, qu'y n'a dit, du mement



que nous sons réunis pour préparer l'ouvrage à ceusses que tiendront le Congrès t'ouvrier, et trier dans le tas un délégué demandataire de nos droits, y m'est avis qu'y faut choisir qui-là que saura mieux tayer la besogne, et qui que saura mieux faire si ce n'est pas un tayer? Lui au moins y saura prendre ses mesures, y pourra donner de patrons pour modèle, y coupera juste dans le drap de la Constitution, sans faire de déchets, de manière à habiller la République comme y faut et à la mode. Pis s'il y a quéque racontage d'explication à faire, c'est encore un tayer que s'en tirera le mieux, y vous racontera ça de fil en aiguille, qu'on en perdra pas un mot et si gn'a quéque réassessionnaire pour rebriquer, il y en donnera à découper si tellement que l'autre canera comme une bugne. Et pis d'aveurs c'est y pas la tayerie qu'esse le premier métier et c'est-y pas lui qu'a civilisé le monde, vu que ça que fait les sauvages sont sauvages, c'est qu'y vont tout nus...

— En velà z'une, par ezemple, qu'on s'est mis à chanter dans la société, et les sans-culottes donc, est-ce qu'y z'étaient pas cevilisés quand même qu'y n'avaient pas de pantalons?

— C'est vrai ça, que tout le monde se sont mis à dire.

Mais là-dessus velà Jean Farine qui se met à gueuler :

— Pour quant à moi, je peux pas entendre que les tayers sont le premier état; c'est la boulangerie, nom de nom! Qué qu'on ficherait avé de beaux habits si on n'avait pas de pain pour se garnir la bazane? C'est ben moi qu'arreprésenterais mieux les ouvriers; arregardez-voire c'te mine! au moins ça vous ferait honneur.

— Oh! là, là, c'te blague, que s'est mis à quincer la Coquille; mais tu rêves, ma vieille; tu ne sais donc pas que pour être boulanger y faut être fort et bête, et pour être délégué au Congrès, s'il y a pas besoin d'être fort, du moins il est absolument nécessaire de n'être pas bête.

Là-dessus tout le monde s'est éclappé de rire, et mon Jean Farine, tout panosse, s'est rencogné dans son trou. Alors y s'est amené Phelibert Chevillard, que s'est mis à raconter comment que c'était les charpentiers qu'étaient les plus malins, et qu'y n'étaient ben pardessus tous les autres, vu que c'était la charpente qu'était toujours en haut des chambres et des maisons; mais y n'a ben mis cuire, gn'a Lionnard que s'est amené en ronchonant :

— Fouchtra! qu'y n'a gueulé, ch'est pas Dieu pochible que les charpentiers y n'ogent marcher devant les machons, fouchtra! Qu'est-che qu'y cheraient les charpentiers sans la machonnerie; y ne bâtiraient que des maijous de sauvages, et quand le feu ch'y mettrait cha flamberait comme de chenevottes et y en rechterait pas cheulement de quoi faire un paquet d'allumettes de deux chous, au lieu que la machonnerie et la pierre de taille cha tient, fouchtra! Pourquoi que les anciens d'autrefois on en parle tant, chi ch'est pas à cause de leurs machons qu'y n'ont bâti ches fameux édifices et ches grandes églises et ches cathédrales d'avant Jésus-Christ? Chans comptai que les machons y chont les cousins des chieurs de long, et tout le monde chavent bien que chi les chieurs de long y chiaient pas pour les charpentiers, les charpentiers y cheraient rien que des crottes de chien. Mais cha ch'est une autre affaire, cheulement que vous Chavez bien que ch'est les machons qu'ils ont regénéré Lyon en bâtichant chette belle rue Impériale et pis les j'autres que ch'a n'a tant fait

gagner qu'il leur rejte chette belle maijon des Quatre-Voleurs. — Un verre de vin, chi vous plaît, pour faire pacher. Allons, petit, moule donc, fouchtra! — Donques, ch'est la bâtiche qu'est le premier état, et chi nous voulons que la République elle tienne, y faut nommer un machon que la bâtira à chaux et à chable, fouchtra!

— Oui, seulement, vieux, t'oublie que ta baraque sera encore une fameuse saloperie si je viens pas te la plâtrer et y poser des vitres. Laisse donc, vieille couenne, le premier métier en politique, vois-tu, c'est le mien; toutes ces blagues des ministres, des orateurs et de tous ces galapians, ça tiendrait jamais, tant c'est bête, si y gn'avait pas de colle pour les faire prendre et de peintres-plâtriers pour les passer en couleur.

Ça, c'était ce farceur de Boissec que bajafait comme ça, mais Gnafron que pouvait pas se tenir depuis un quart-d'heure, s'est amené à la fin, y n'a fiché un grand coup de poing sus la banquette et s'est mis à brailler :

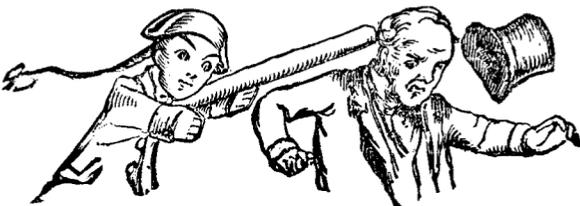
— Vous n'êtes tous de z'artignols : le premier état c'est le regrollage. Qué donc qu'on dit pour dire qu'un homme vaut moins que rien? On dit que c'est z'un va-nu-pieds; et à l'incontraire, pour dire qu'une affaire ou ben z'une personne est cheneuse : on dit qu'elle vous botte; donques, tout ça que le monde disent, ça senifie sensiblement que la cordonnerie c'est le mèquier qui doit marcher en tête...

Gnafron n'allait en déboniner à tire la rigôle de c'te force, mais v'là la Coquille que te ly coupe le sifflet subito si tellement qu'y n'en esse resté à plat tout ébarliaudé.

— Mais, cristi! qu'y ly a dit, tais-toi donc, vieille parenthèse, tu raisones comme un cadrat, tu nous ferais bien... faire dans le cassetin aux apostrophes, avec tes blagues. Qu'est-ce que c'est que ta cordonnerie et tous vos autres métiers en comparaison de la typographie : l'art de Gutenberg est le premier des arts...

Nom d'un rat! quand j'ai vu comme ça que ça continuait ce piallement et que ça allait fenir en tire-cheveux, je leur z'y ai dit : — Les gones, vous avez tous raison et vos états sont tous les premiers... après la canuserie s'entend, mais s'agit pas de ça et si nous nous tirepillons à qui marchera en tête de la bande, nous manquerons la traïlle et note pièce sera toute bousillée. Fesez attention, les gones, que pour tenir tâti, faut marcher ensemble. Faut pas faire à l'insemblable de tous nos chefs parlementeurs que, du tandis qu'y se chamaillent, laissent la France piautrer jusqu'au cou dans la bassouille. Fesons voir de z'esemples de modèle à ces députés et selateurs, et en nous tenant arrapés comme de brignoies nous ferons nos affaires et nous leur z'y apprendrons à eusses qu'y faut d'abord s'entendre entre soi pour se faire écouter des autres.

GUIGNOL.



DÉPÊCHES A LA TRIQUE

(AGENCE GUIGNOL. — Huit jours d'avance).

Belgrade, 5 septembre. — L'armée serbe bat les Turcs à plate couture. Le prince Milan qui reçoit la

nouvelle de cette victoire au moment où il présentait le biberon à son nouveau-né, écrit aussitôt au sultan pour lui demander la paix; il s'engage à lui payer une forte indemnité et à lui céder tout le territoire qu'il exigera, pourvu que son bébé puisse teter sans être gêné par les bruits de guerre. Le sultan demande quelques jours de réflexion avant de répondre.

Armée du Sud, 6 septembre. — Les réservistes se battent comme des lions pendant toute cette petite guerre. Ils voient approcher avec terreur le terme de leurs vingt-huit jours. On assure qu'ils sont dans l'intention de pétitionner pour rester sous les drapeaux jusqu'à la fin de leurs jours. Leurs femmes appuient énergiquement cette demande.

Place de la Comédie, 7 septembre. — A son troisième début, M^{lle} Gedda est ensevelie sous les fleurs et les acclamations. M. Senterre est tellement touché de l'accueil fait par le public à ses pensionnaires que, pour lui témoigner sa reconnaissance, il renvoie toute sa troupe — y compris M^{lle} Gedda — qu'il remplace par de vrais artistes, bien payés et doués de talent et de belles voix.



Les vacances.

Versailles s'ennuie, et, pour se distraire,
Ses recoins ombreux
N'ont plus à prêter leur sombre mystère
Qu'à des amoureux.

Députés grincheux, sénateurs obèses,
Oubliant les lois,
Chez leurs électeurs prennent tous leurs aises,
Tandis qu'aux abois,

Les pauvres journaux cherchent à grand'peine
Un sujet usé,
Afin de servir une feuille pleine
Au lecteur blasé.

On a bien toujours l'éternelle histoire
Des Circassiens
Et bachi-bouzouks tuant après boire
Quelques chrétiens;

Mais c'est monotone; et puis l'Angleterre
Dit que ce n'est rien;
Nous autres Français n'avons qu'à nous taire,
Il nous reste bien

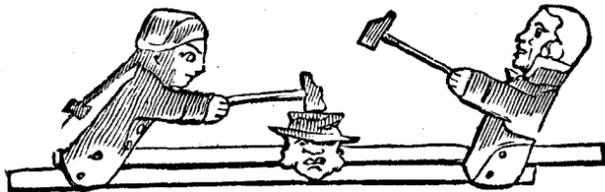
Du chef de l'État le prochain voyage,
Et Lyon content,
Pour le recevoir et lui rendre hommage,
En frais se mettant.

On peut aussi faire expirer, pour rire,
Les gens un peu vieux,
Et, l'article fait, s'empresser de dire
Qu'ils vont beaucoup mieux;

On peut... mais c'est fade, et pour la chronique
Il vaut mieux là-bas
Des représentants de la République
Les bruyants débats,

Des tribuns criards les longues batailles,
Les lois à voter.
... O législateurs, rentrez à Versailles
Pour vous disputer.

FLEUR-DES-POIS.



COUPS DE BATILLON

Les Réservistes.

Savez-vous que ce n'est pas amusant d'être citoyen français ?

Je ne parle pas, bien entendu, des désagrèments que subit à l'étranger tout homme qui porte ce titre si envié, comme, par exemple, en Angleterre, d'être appelé mangeur de grenouilles ou d'être traité, dans le monde entier, comme un coiffeur ou un cuisinier, les deux professions universellement reconnues comme propres au génie de la nation dont vous et moi avons l'honneur de faire partie.

Le métier de citoyen français n'était donc pas déjà assez pénible, assez surchargé de désagrèments et d'embêtements de toute sorte.

Déjà, on ne pouvait plus avoir un dimanche à soi pour aller à Rochecardon ou au bois de l'Etoile. Un dimanche, on était retenu dans l'étuve citadine pour nommer un député; un autre, c'était pour un conseiller général ou municipal ou d'arrondissement: et remarquez bien que les élus du suffrage universel ont bien le soin de démissionner ou de décéder pendant la saison des promenades, de telle sorte que vous êtes condamné à vous priver d'air pur afin de porter aux honneurs un monsieur que vous ne connaissez pas, et qui s'empressera de voter blanc si vous lui avez demandé rose, et de voter rose si vous avez exigé de lui qu'il vote rouge.

Aujourd'hui, c'est mieux: sous le fallacieux prétexte que vous êtes né en 1848 et 49, on vient vous dire: le nommé X... (suit le signalement) se trouvera tel jour, à telle heure, à Gap, à Langres ou à Grenoble. L'invitation n'est pas rédigée en termes plus avenants que cela.

Le poulet vous est apporté par un gendarme une demi-douzaine de fois vingt-quatre heures avant la date fixée pour le départ, et il faut être présent à l'appel, ou sinon au clou d'abord et à la prison ensuite.

Un habitué de la police correctionnelle ne serait certainement pas traité si cavalièrement, et le conseil de guerre n'apparaîtrait pas à l'horizon de tout retard apporté à purger une condamnation.

Mais vous, vous êtes l'heureux époux d'une jeune et charmante femme; vous êtes maître d'une usine en pleine activité, ou bien avez la chance d'être simple ouvrier ou cultivateur, et celle encore plus grande d'être deux ou trois fois père: vous n'avez pas même

le droit de protester, En avant! le sac sur le dos; vos femmes, vos enfants, vos commerces, vos champs s'en tireront comme ils pourront.

Voilà un des innombrables avantages attachés à la qualité de citoyen français.

En outre, le service militaire est d'autant plus ennuyeux que la plupart des réservistes sont accoutumés à toutes les douceurs du confortable moderne.

Autrefois, il était moins pénible de se faire soldat, pour la généralité du moins, parce que le ramollissement produit par la flanelle, les écredons, en un mot par toutes les conquêtes de la civilisation, ne s'était pas infiltré dans les masses.

Aujourd'hui que les jeunes gens portent la flanelle et usent, plus que personne, de tout le confort possible, vous pouvez juger comme il leur est pénible de changer tout cela, brusquement, en vingt-quatre heures, contre les agréments de la vie du troupié en campagne.



L'appel des réservistes a donné lieu à un fait qui caractérise bien le soi-disant respect du pouvoir pour la volonté nationale.

Le ministère de la guerre interrogea les conseils généraux, à leur dernière session d'avril, sur l'époque qui leur paraîtrait la plus favorable pour l'appel des réservistes dont la date devait varier par région.

Les conseils généraux du Rhône et des départements voisins fixèrent cette date après la mi-octobre, et le gouvernement s'empressa de respecter leur décision... en la reportant au milieu d'août.

De deux choses, l'une: ou le ministre avait fixé d'avance la date de l'appel, et alors il n'était nul besoin de prendre hypocritement l'avis des corps élus; ou la date n'était pas encore décidée, et alors pourquoi ne pas avoir suivi l'avis des conseils généraux ?

Il est vrai que depuis le mois d'avril, le ministre de la guerre a changé. C'est le seul moyen de sortir de ce dilemme; car, jamais, au grand jamais on n'a vu en France un ministre, fut-il de l'ordre moral, se permettre la plus petite chose qui eût pu froisser le sentiment public, et ne pas respecter avec la plus scrupuleuse exactitude les décisions des élus du suffrage universel !

TAPE-CUIR.



Avant l'élection de M. de Mun à Pontivy, le parti ultramontain disait: Si je ne suis pas aujourd'hui dans la Chambre, j'y serai de Mun.

Depuis 89, tous les souverains qui ont régné sur la France ne se sont pas bien amusés sur le trône, quoiqu'ils aient tous joué à la couronne tombante.

Les habitants de Gap sont des Gapians.

Un ouvrier qui chaume est bien vite sur la paille.

Pour trouver de la grandeur d'âme chez un bonapartiste, vous prenez par exemple M. Magne, vous l'envoyez dans le chef-lieu du département du Gard; de cette façon vous aurez le bonapartiste Magne à Nîmes.

On dit que le gouvernement hellénique va déclarer la guerre à la Porte. Gare aux taches, si la Grèce s'en mêle.

MADÉLON.



Il y a des gens qui s'imaginent que l'éclairage au gaz avait été inventé pour nous donner de la clarté la nuit, la lumière du soleil pouvant à la rigueur y suppléer pendant le jour.

De par la Compagnie du Gaz, il n'en est point ainsi, et ces raisonnements de trotte-menu ne sont dignes que du mépris.

Il demeure donc bien entendu que l'établissement des becs de gaz dans les rues et dans les boutiques n'est qu'un moyen comme un autre d'encaisser des abonnements et de faire la fortune des administrateurs et actionnaires de la Compagnie.

Si ces becs de gaz donnent quelque clarté, que le peuple en profite, mais qu'il ne se plaigne pas s'il n'y voit rien.

Et il n'y voit rien; depuis quelque temps, dès huit ou neuf heures du soir, une demi-obscurité s'étend sur la ville. Gare aux imprudents qui, se fiant aux promesses de la Compagnie, s'aventurent dans les rues sans lanterne! Les perruquiers, dans leur boutique, coupent le cou de leurs clients, croyant leur couper la barbe; dans les salons de lecture, on ouvre vainement en plein le robinet du

CONTES DE FÉES

Le Pays de Cocagne.

Il y avait une fois un grand pays qui était bien le pays le plus heureux de la terre.

Dans ce pays fortuné, appelé Gallia, le sol était d'une fécondité merveilleuse. Le blé, mis en terre au mois d'octobre, mettait à peine huit mois pour pousser, et encore ne fallait-il fumer la terre que tous les deux ans pour qu'elle produise quelque chose. La récolte était quelquefois assez médiocre quand elle n'était pas nulle, mais cela n'arrivait que quatre fois sur cinq. En revanche, quand le blé manquait, on en faisait venir des contrées voisines, et alors il devenait si bon marché, qu'un ouvrier, avec une seule journée de travail, pouvait acheter suffisamment de pain pour nourrir, pendant douze heures de suite, sa femme et ses enfants.

Parmi les nombreux produits de ce sol fécond, le plus remarquable était bien le vin. Là, généralement, quand la gelée, la grêle, la sécheresse, l'humidité, l'oïdium ou le phylloxera ne s'en mêlaient pas, la récolte était magnifique. Les vigneronnes s'empressaient alors d'envoyer leurs vins dans les pays étrangers pour les vendre très-cher. Mais comme les habitants de Gallia aimaient beaucoup le jus de la vigne et qu'ils en faisaient une consommation fabuleuse, les savants du pays ne tardèrent pas à trouver le moyen de leur en fournir autant qu'il leur en fallait. Pour cela, ils en fabriquaient avec du bois de campêche, de la fuchsine, saupoudrés de plâtre et mêlés d'autres drogues, dont l'énumération ferait honneur à ces ingénieux chimistes. Ce vin était très-bon, et la preuve c'est qu'on le payait plus de cent francs la barille rendue dans la cave de l'acheteur. Le prix seul indique la faveur dont le vin fabriqué jouissait dans le beau pays de

Gallia. Beaucoup de gens qui en buvaient perdaient la santé d'abord et la vie ensuite, mais cela tenait uniquement à ce qu'ils trouvaient ce liquide si bon, qu'ils ne pouvaient plus s'arrêter d'en boire après l'avoir goûté; de là des multitudes d'indigestions qui entraînaient le buveur malade comme s'il eût été empoisonné.

Si l'agriculture du pays de Gallia était remarquable, les habitants ne l'étaient pas moins. Lors du tirage au sort des jeunes guerriers de cette nation, c'est à peine si on en renvoyait deux cents sur cinq cents pour faiblesse de constitution ou vice de conformation. Les femmes n'y étaient pas moins belles; mais elles étaient si envieuses de plaire aux hommes, qu'elles se mettaient de faux cheveux, de fausses dents, de fausses poitrines, de faux derrières, de faux mollets; et tout cela dans l'unique but de retenir le sexe fort qui avait de forts penchants à les lâcher pour aller boire dans des établissements spéciaux une boisson appelée bière, qui rendait les buveurs aussi spirituels, aussi gracieux, aussi polis que les habitants du pays dont elle était tirée, — et ce n'est pas peu dire.

Les hommes du pays de Gallia étaient tous très-intelligents. Ils avaient tellement besoin de s'occuper à quelque chose, même quand ils n'avaient rien à faire, qu'ils passaient toute la journée à triturer de différentes façons une plante appelée tabac. Les uns la fumaient, d'autres la prisaient, d'autres encore la chiquaient. Cette plante avait l'avantage de produire beaucoup d'odeur; aussi les indigènes en usaient-ils le plus possible, autant pour combattre les mauvaises odeurs naturelles que pour y habituer leurs femmes qui l'abominaient.

Les habitations de Gallia étaient d'un confortable inouï dans les annales de l'architecture. Jamais de courants d'air, d'humidité; le froid et la chaleur y pénétraient à peine. L'odeur de la cuisine n'arrivait jamais jusqu'au salon, ni celle des water-closet jusqu'à la salle à manger. Point de briquetage, de carton-pierre dans la construction; rien que des moëllons et des pierres de taille. On ne sut jamais non plus dans Gallia ce que c'était qu'une cheminée qui fume dans les appartements.

Mais ce qu'il y avait réellement de plus étonnant chez ce

peuple aimé des dieux, c'était son gouvernement. Tout ce que l'on peut rêver comme empressement de satisfaire les populations, simplicité dans le mécanisme, économie dans les frais, juste répartition des impôts, etc., ne saurait atteindre l'idéal auquel était arrivé le gouvernement de Gallia.

Le peuple demandait-il la liberté de la presse? R en que le temps de faire un décret, et voilà plusieurs journaux, et les plus populaires, sur le carreau.

Exigeait-on la nomination des magistrats municipaux par les villes elles-mêmes? Le gouvernement se précipitait pour les nommer, afin d'éviter la moindre peine et le moindre dérangement aux communes.

C'était pour tout comme ça. Aussi doit-on penser que le plus parfait accord régnait entre le gouvernement et les populations. Jamais de discussion entre les ministres et les représentants du peuple. Les représentants du peuple eux-mêmes, quoique envoyés par des électeurs d'opinions diverses, étaient, entre eux, d'une aménité charmante. Ils se réunissaient quelquefois en public dans le simple but de s'embrasser à la pincette devant tous leurs électeurs réunis.

Ah! c'était un heureux pays que le pays de Gallia! Bien plus heureux encore ceux qui l'habitaient.

Il est de fait qu'ils étaient tellement heureux, les habitants de ce pays, qu'ils finirent par se marier le moins possible pour ne pas perdre une minute de leur bonheur et se faire des charges inutiles. Aussi, malgré cet état prospère, la population diminua rapidement et finit par s'éteindre complètement. Aujourd'hui, de Gallia, il n'en reste plus que le souvenir. C'est dommage! car il aurait fait bon habiter cette merveilleuse contrée, le vrai Pays de Cocagne.

PIQUE-EMPEIGNE.



compteur, le lecteur persévérant ne peut même pas distinguer la *Décentralisation du Progrès*.

On se dit à l'oreille que cette diminution sensible dans la quantité de gaz servie aux abonnés est le fait d'une excellente intention, et que la Compagnie du Gaz, voulant contribuer, elle aussi, à la réception du Président de la République, fait des économies afin d'illuminer, avec un éclat auquel certes on ne s'attend pas, la façade de l'Hôtel-de-Ville le jour de son arrivée.



Est-ce un symptôme? Et les cervelles des habitants du département du Rhône se détraquent-elles d'une façon inquiétante?

Le conseil général s'est mis sérieusement en dépenses cette année pour l'asié de Bron. On se demande d'où vient cette sollicitude toute maternelle pour les citoyens dont le cerveau possède une araignée?

Après tout, ce n'est peut-être que de l'égoïsme. Accablés sous le poids des rapports et des vœux, nos conseillers prévoient le moment où leur pauvre tête fatiguée va rester en route, et se préparent dès à présent une maison de santé confortable.

Une autre considération a pu guider encore les élus du département. Une honorable corporation commerciale de notre ville, celle des marchands de soie, se laisse aller depuis quelque temps au dévergondage le plus fantastique. Les beaux jours des tripotages de bourse sont dépassés; les parties de baccarat les plus effrénées font, à côté de ces spéculations, l'effet d'une lugubre partie aux lotos. Les courtiers jouent à la paume avec les ballots de soie; les magasins se vident du jour au lendemain et s'emplissent de même, et le fabricant, ahuri, dont les métiers battent toujours, demande timidement si l'on veut bien lui en laisser prendre un peu.

Les grandes émotions troublent parfois la raison, et l'on cite déjà quelques marchands de soie, gens autrefois bien paisibles, qui portent maintenant le chapeau sur l'oreille, dansent des cançons sur la place de la Comédie, et mettent leur cigare à la bouche par le bout qui est allumé. Un d'entre eux, dit-on, enivré par ses bénéfices, s'est abonné à la *Revue du Lyonnais*. Un autre a poussé la générosité jusqu'à permettre à son fils aîné d'acheter un paquet de cigarettes roses tous les huit jours.

PORC-EPIC.



SUR LES PLANCHES

Au moment où ces lignes paraîtront, la lutte sera engagée entre le public et M. Senterre, non pas la lutte à coups de cailloux et à force ouverte comme du temps de Raphaël-Félix, mais la lutte pacifique entre un public sévère et un directeur qui veut à toute force lui faire accepter des artistes qui ne sont ni dignes de la scène sur laquelle il les présente, ni en rapport avec la subvention qu'il empêche.

Pas d'abstention! comme on dit lors d'une élection.

Il faut que tout homme qui a à cœur les intérêts artistiques de la seconde ville de France vienne aux débuts des artistes de M. Senterre.

Une fois en présence d'un chanteur, qu'il l'écoute patiemment et pèse dans son esprit tout ce qui pourra militer pour ou contre le sujet qu'il entend et qu'il voit.

Pas de sifflets, pas de protestation avant ni pendant. Si l'exécution d'un morceau le jette hors de ses gonds, qu'il calme cette ardeur intempestive; il aura le temps, à la fin du morceau, de protester tout à son aise par une marque de désapprobation quelconque.

Que le sifflement de ses chuts, le claquement de son cri-cri attendent, pour se faire entendre, que l'artiste ait fini de plaider sa cause. Un juge n'interrompt pas un accusé dans sa défense; quand la péroraison de l'avocat défenseur est finie, le juge condamne ou absout.

Certes, la tâche est difficile. Le vrai public aura à lutter contre une armée romaine aussi nombreuse que bien disciplinée, mais il faut espérer que le nombre de ses combattants ne lui permettra pas d'étouffer les protestations des spectateurs pour de bon.

Dans la plupart des villes de province, on emploie le suffrage restreint d'une certaine façon pour décider l'admission ou le refus d'un artiste. Les abonnés et un certain nombre de spectateurs, tirés au sort, se réunissent après la représentation pour voter: les jugements sont sans appel. A Lyon, on en est encore à la lutte primitive des applaudissements et des sifflets; la victoire est pour celui qui fait le plus de bruit. Puisque les améliorations et les perfectionnements mis en pratique dans la province ne sont pas arrivés jusqu'à nous, contentons-nous de faire du *potin*, puisque *potin* il faut.

Il ne faut pourtant pas croire que tous les artistes de M. Senterre soient du même acabit; malgré toute sa bonne volonté, notre directeur n'a pas toujours eu la main heureuse, et quelques bons chanteurs ont pu, grâce à une négligence coupable, se faufiler dans sa troupe. Le public saura vite les reconnaître, à moins que M. Senterre, selon sa louable habitude, sache si bien les employer que les rôles les plus désavantageux pour leur voix ou leur talent leur soient donnés pour se faire connaître au public.

Si les Lyonnais veulent avoir pendant toute cette saison théâtrale des artistes dignes d'eux, il faut qu'ils se trouvent aux débuts en nombre assez respectable pour faire accepter leur volonté. Si, par malheur, un jour, la claque est plus forte que les spectateurs, nous serons contraints de subir toute l'année l'artiste accepté, tant mauvais fût-il, et encore serons-nous accablés, à la moindre récrimination, du reproche de l'avoir reçu nous-mêmes. Voilà où mènerait la négligence.

Ainsi donc, pas d'abstention; les sifflets et les battoirs à la rescousse!

CEL-DE-LYNN.



Une histoire à raconter à table.

C'était sur la route de Marseille à Nice. Il était seul en wagon avec une femme jeune et fort jolie, ma foi. La dame paraissait absorbée dans ses réflexions; de temps en temps, seulement, elle sortait de son immobilité pour prendre sous la banquette une bouteille qu'elle replaçait avec soin après avoir placé ses lèvres roses sur le goulot.

Cette bouteille l'intriguait. — Que diable cette dame pouvait-elle boire? Ce devait être bien bon puisqu'elle y revenait si souvent. Et tout l'effort de sa pensée se porta sur le moyen d'arriver à goûter le liquide contenu dans la mystérieuse fiole.

Enfin, ô bonheur, la dame s'endort. Il se glisse subrepticement jusqu'à l'objet de ses convoitises et il goûte. — Pouah! quel goût étrange! C'était d'une fadeur écœurante. Il replace bien vite la bouteille, de plus en plus intrigué et cherchant à reconnaître ce goût.

On arrive à Nice. La dame se réveille et se prépare à descendre.

— Madame, lui dit-il, vous oubliez votre bouteille!

— Je vous remercie, Monsieur; quoique ne m'étant pas indispensable, elle peut pourtant me servir beaucoup en arrivant à Nice.

— Tiens, et comment cela?

— Je suis malade de la poitrine et j'emporte cette fiole pour pouvoir faire juger mon état par les

médecins de Nice et me faire soigner aussitôt en arrivant.

— Je ne comprends pas bien.

— Oh c'est bien simple. Il paraît qu'on juge l'état d'un malade par son expectoration et...

— Et....

— Cette bouteille est mon crachoir!



C'était le soir à souper.

Ils étaient trois à table: le mari, la femme et le meilleur ami... du mari.

Ils mangeaient du vermicelle au fromage.

Tout à coup le verre de la lampe éclate; la lumière s'éteint:

— Ne bougez pas, dit le mari; je vais chercher un autre flambeau.

Que se passa-t-il pendant son absence de deux minutes?

Nul ne le sait; seulement à son retour il vit avec stupeur un trait d'union étrangement composé de fromage et de vermicelle, et qui, semblable à un fil réunissant deux poteaux télégraphiques, sortait de la bouche de sa femme pour aller aboutir aux lèvres de son ami.

Le mari se le demande encore!



Depuis que les chaleurs s'appesantissent sur l'humanité, l'ami Ernest, aussitôt rentré chez lui, chaque soir, approche un fauteuil de sa croisée, se plonge dedans, et les deux pieds perchés sur l'appui de la fenêtre ouverte, ébauche un pénible sommeil.

Il était dans cette situation, l'autre soir, quand sa bonne pénétra dans sa chambre, et, s'approchant de lui d'un air compatissant:

— Si Monsieur voulait, je lui préparerais un bain de pieds.

— Pourquoi me demandez-vous cela?

— C'est que j'ai remarqué que, depuis qu'il fait chaud, Monsieur ne s'endort qu'en mettant ses pieds hors de la chambre, et j'ai pensé que c'était l'odeur qui le gênait....

GRANDGOGNAND.

BOITE AUX LETTRES



G., à Clermont. — Perdu sur toute la ligne. Il est vrai, vous le savez, que Guignol n'a jamais eu de chance à ce jeu-là.

Pet-en-l'Air. — On vous avait répondu la semaine dernière. On amasse les différents envois pour en faire un tout complet et bien senti.

L. T. — En veux-tu, en voilà! — Des actualités surtout et en deux lignes, si c'est possible.

Un mari agacé. — Comment vont les épinards? Réponse S. V. P.

M^{es} H. à X. — Merci de l'envoi. Celui-là n'a au moins eu que huit jours de retard, tandis que celui d'ici en avait deux mois. Décidément, il y a encore plus de cervelle là-bas qu'ici, et moins de *far niente* aussi. Malgré toutes les apparences, un sorcier même en conviendrait.

Le Gérant, PRUNIERE.

Lyon, Assoc. typ. — C. Riotor, rue de la Barre, 12.